

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## Les Témoins

François Moreau

---

Volume 13, Number 4-5 (76-77), 1971

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30681ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Moreau, F. (1971). Les Témoins. *Liberté*, 13(4-5), 61–72.

---

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1971

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

---

**Érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

## Les Témoins

Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir des extases. Je découvris très vite que même l'amour le mieux réussi apporte moins de repos que la lassitude, et qu'on ne croit avoir enfin trouvé un point de repère que pour être encore plus désorienté ensuite.

A partir du lendemain, Erika vint chez moi chaque jour. Elle entraînait, se déshabillait, parlant de ceci ou de cela, comme si de rien n'était, et ne se rhabillait qu'à l'instant du départ, — avec une candeur, un naturel absolus. Pendant l'amour, elle ne manquait pas de me tenir au courant de ce qu'elle ressentait, dans le détail et en quatre langues. Au début, je fus froissé. Je n'aimais guère l'entendre m'appeler Hans, Pablo, ou Gunar, ou même Marcel, surtout Marcel, dans cet instant si trompeur et si éphémère qu'on croit pouvoir seul provoquer. Il serait faux par contre de prétendre que j'en souffris. Jamais entre nous il n'avait été question d'amour, ni d'amitié. C'est ainsi que je me mis bientôt à la taquiner, lui rappelant mon nom et insistant pour qu'elle n'exprimât d'aussi beaux sentiments qu'en français. Elle ne m'entendait pas, gémissait, se tordait, et continuait de baragouiner dans toutes les langues.

Une fois rassasiée elle demeurait inerte, les yeux clos, pendant un bon moment. Elle ne me reconnaissait pas encore, mais cela n'était pas nécessaire à la qualité du plaisir que je soutirais d'elle. Comme ces silences après l'amour

étaient délicieux ! Pourquoi lui en aurais-je voulu ? N'avions-nous pas obtenu le calme provisoire que nous pouvions attendre l'un de l'autre ? Il s'agissait bien de faire de beaux sentiments ! Quand tout ce qu'il y avait eu de plus solide autour de moi chavirait, rien ne pouvait me soutenir comme cet égoïsme, cette jouissance qu'elle croyait m'arracher.

Le calme qui suivait l'amour ne durait pourtant pas. Mes désirs et mes regrets avaient alterné presque immédiatement.

Ainsi, lorsque nus mais plus ou moins inconscients de l'être nous nous côtoyions entre deux séances amoureuses, il m'arrivait de ressentir dans ma chair, sans que mes pensées ni mes regards y prissent aucune part, une quiétude, un bien-être exquis, comparables à la torpeur maintenue dans les jambes après l'amour, — comme si nos corps avaient gardé le souvenir et la nostalgie de leur union.

Puis, brusquement, suivant son va-et-vient avec un mépris proche du dégoût, je me demandais quelle terrible aberration des sens m'avait induit à lui permettre de me détruire.

L'instant d'après, je baisais son corps avec une faim qui me mettait hors de moi, je la remerciais de m'avoir appris à jouir de la vie, j'étais si ému malgré son sourire à la fois surpris et amusé, que je ne retenais pas sans peine mes larmes. Forcément, nous recommencions à faire l'amour.

Ensuite je l'observais, et songeais que le plaisir que je tirais de son corps, si beau et si merveilleusement adapté au mien que fût ce dernier, resterait toujours sinon mince du moins précaire en comparaison de l'existence que j'avais mis tant d'années à construire et qui, quoi qu'il arrivât, ne serait jamais plus tout à fait la même.

— A quoi penses-tu ? me demanda-t-elle un jour.

— A ma fiancée.

— C'est vrai, Mathieu m'a dit que tu es fiancé. Parle-moi d'elle ! Est-ce qu'elle me ressemble ? Fait-elle bien l'amour ?

— Elle compte sur moi, dis-je. Elle n'a que moi.

— Une orpheline, alors ? Pauvre fille ! Tu me la présen-

teras, dis ? Non, tu n'oseras jamais. D'ailleurs tu as raison, ce ne serait pas bien.

Après un silence :

— Pourquoi ne m'as-tu jamais parlé d'elle ? Tu as des secrets pour moi, ce n'est pas chic. Est-ce que je te cache quelque chose, moi ?

Elle repassa devant mes yeux, la tête appuyée contre Gunar dans l'abandon un peu étourdi qui suit la volupté. Je l'imaginai aussi dans les bras de Mathieu et de plusieurs autres. Sa chair si souple, si bien faite pour toutes les astuces de l'amour, devait s'encastrier naturellement dans n'importe quel repli de n'importe quel corps. Pourquoi s'en serait-elle tenue à moi lorsque Mathieu, les habitués du café, les amis de Marcel et qui encore, présentaient l'avantage de l'expérience et de l'agressivité ?

Je n'étais certes pas jaloux, seulement de plus en plus curieux, et pensais à ces choses comme j'aurais analysé les mensonges ou les prétextes de n'importe qui.

Pour tout dire, il y avait bien une autre raison. « Dans quels bras, me demandais-je, Erika se réfugiera-t-elle quand je ne la comblerai plus ? Moi-même, redeviendrai-je tel que j'étais auparavant ? »

Ces questions, je ne les formulais qu'à demi. Elles passaient, rapides, entre des pensées moins déconcertantes. Néanmoins, je ne pouvais pas les ignorer totalement. Mon bonheur avait ramené l'inquiétude. N'était-ce pas le jeu ?

Je répugnais à l'entretenir de Christiane, que je respectais davantage à mesure que je m'éloignais d'elle. Il n'en va jamais autrement. Lorsqu'on a cessé d'aimer, on se reproche moins d'être indifférent que frivole, de façon à pouvoir blâmer plus tard la défiance, l'ombrage, la jalousie de sa compagne ; le mal qu'on a infligé en devient plus grand, qu'importe ? On s'est épargné le remords d'avoir été injuste et cruel.

Je coupais donc court aux questions d'Erika à son sujet. Cela m'était d'autant plus facile que sa curiosité sans racines déviait tout naturellement vers des propos aussi superficiels, à son sens, que le pitoyable amour de Christiane, et son peu d'aptitude au bonheur.

Tout à coup, elle se levait et s'habillait. Je l'accompagnais au café, où nous buvions plusieurs pernods avant de revenir nous mettre au lit. Car ayant découvert chez Marcel que je ne m'enivrais jamais aisément, j'avais entrepris de cultiver, sous la tutelle d'Erika, ce beau talent.

Il n'était pas rare, par contre, que je restasse seul chez moi, à me morfondre ou plus simplement à dormir. Je parvenais de la sorte à ne pas trop songer à la confusion de mes sentiments, et à l'issue éventuelle de cette aventure. Quand je ne pouvais plus m'empêcher de réfléchir au sort que je préparais à Catherine, je me persuadais de mon mieux que tout rentrerait dans l'ordre tôt ou tard, et que notre vie se poursuivrait inchangée. Ces moments étaient tout de même bien rares, et encore plus fugaces.

Déconcertée par mon silence, Christiane monta chez moi à maintes reprises, puis, comme je ne lui ouvrais pas, m'écrivit de longues lettres où, sans une faute d'orthographe, elle me racontait sa vie dans un monde devenu étrangement démodé. Ou elle me croyait absent, ou elle feignait de le croire; quoi qu'il en fût, elle ne s'en plaignait pas plus qu'elle ne demandait des explications. J'aimais à penser que c'était très habile, tant il me suffisait de l'applaudir pour me disculper.

Pourtant, et bien que le mot d'amour ne s'y trouvât jamais, ses lettres auraient dû me tourmenter. J'en avais trop appris, la dernière fois que nous nous étions vus, pour ne pas sentir la force de la passion sous une amitié qui éclatait de toute part.

Du reste, je cessai bientôt de les lire. Le souvenir de notre existence monotone, si lointaine déjà que je ne l'évoquais plus sans m'étonner d'en être jamais sorti, suffisait pour me faire surseoir à une rencontre. Je la reconnaissais à son pas dans l'escalier autant qu'à sa manière curieusement discrète de frapper, comme si le frein qu'elle mettait à sa sensualité retenait par le même mécanisme sa voix et ses gestes. Du coup, un goût de fadeur et d'ennui venait m'assaillir, je me répétais que c'était tout cela qui frappait à la porte et m'efforçais de ne pas l'entendre redescendre l'escalier.

J'ai dit que je raccompagnais souvent Erika au café. Or il s'y produisit dès les premiers jours un phénomène qui acheva de détruire le peu d'illusions qui me restaient. Marcel se mit bel et bien à m'accueillir avec des effusions amicalement railleuses. Je demandai des lumières à Erika, qui m'expliqua en riant que c'était sûrement sa façon à lui de se faire pardonner d'injustifiables soupçons. J'avais beau arriver avec elle, il ne m'en montrait que plus d'affection. Il sautillait vers nous, il commandait à boire, rien ne pouvait l'égayer comme de nous voir ensemble.

Si je fus lent à réagir, Erika le fut beaucoup moins. Elle accentua les signes extérieurs de notre liaison jusqu'à se pendre à mon cou devant lui, puis à s'abandonner sur mon épaule, puis à m'embrasser. Il riait, me collait des tapes dans le dos en s'exclamant : « Sacré vieux Jean ! Voilà que tu me chipes ma femme maintenant ? Non mais quel sa-laud ! »

Il développa même une théorie selon laquelle les sentiments sincères se reconnaissent toujours à leur improbabilité. Ce qui l'avait amené à cette conclusion, expliquait-il, c'était sa certitude que l'on n'exhibe que les sentiments qu'on se plaît à feindre.

Ainsi, plus Erika nous compromettait, plus il était rassuré sur notre compte. « Ce pauvre type n'a rien du tombeur de femmes, avait-il l'air de se dire. De lui au moins je n'ai rien à craindre. Au contraire, il protégera Erika à son insu. Encourageons-le. »

Tout s'éclaira le soir où Gunar s'aventura gauchement dans le café. Marcel fonça sur lui, l'entraîna dehors et le frappa au visage.

— Il est fou ! murmura Erika. Pourquoi fait-il ça ?

Puis il rentra et nous offrit une tournée. Il se frottait les mains, il semblait très content de son action et cajolait Erika comme s'il en attendait sa récompense.

— Le salaud ! disait-il. Moi qui le croyais un copain ! Cette vermine, ça attend que vous soyiez un peu ivre pour abuser de votre amitié. Dans ces cas-là, il n'y a plus d'amis, moi je leur casse la figure !

Erika fit mine de n'avoir rien vu ni entendu. Mais la situation était devenue limpide. Marcel avait donc cessé de me soupçonner dès que j'avais fait l'amour avec Erika, et dirigé sa haine vers le pauvre Gunar, qui n'obtenait plus rien d'elle depuis que j'avais pris sa place. « Est-ce une loi de la jalousie, me demandai-je, d'être toujours en retard d'un amant ? S'il en est ainsi, j'aurai intérêt à disparaître à l'instant où Erika se pâmera dans les bras de mon successeur. »

J'en fus encore plus convaincu lorsque Gunar, l'un de ces géants sans malice, un peu bête, dont les muscles se sont développés aux dépens de l'intelligence et qu'il fait toujours plaisir de battre parce qu'on sait qu'ils ne se défendront pas et que le renom de notre force physique s'en trouvera accru, — lorsque Gunar, dis-je, revint le lendemain. Quelques habitués jouaient une partie de billard dans la salle voisine. Nous étions seuls, Erika et moi, à une table du fond.

La patronne lui jeta le regard méprisant que beaucoup de femmes réservent pour ceux qui n'aiment pas à répandre le sang.

— Mon pauvre Gunard ! s'exclama Erika en lui caressant les cheveux. Tu n'aurais pas dû te laisser faire.

— Je retourne en Suède, dit-il. Tu n'as pas besoin de moi. Jean et toi, vous êtes heureux. Tu n'as jamais eu besoin de moi.

Erika éclata de rire.

— Si Marcel t'entendait !

— Tu n'as pas besoin de moi, je retourne en Suède, se contenta-t-il de répéter.

— Qu'est-ce qu'il t'a cassé ? demanda Erika. Fais voir un peu.

— Il n'est pas très fort, il ne m'a pas fait mal, dit Gunar. Si je ne suis pas rentré ensuite, ce n'est pas que j'étais blessé. Non, j'avais honte, très honte. Tu ne comprendras jamais.

Puis, s'efforçant de sourire :

— Offrez-moi un rouge, oui ? Je veux me saouler. Offrez-moi un litre de rouge. Je n'ai plus beaucoup d'argent.

Je fis un signe à la patronne. Elle avait feint de ne pas nous écouter, mais déjà elle nous apportait la bouteille.

— Allons, mon beau Gunar, faut pas être malheureux ! Faut pas !

Erika repassait la main dans son épaisse chevelure.

— Tu as les cheveux blancs, comme les vieux, dit-elle. Tu as toujours eu les cheveux blancs. Un vrai Suédois, conclut-elle avec un rire que je fus le seul à comprendre.

— J'ai vingt-cinq ans, dit-il. Et je t'aime plus que Marcel, Jean et tous les autres. Depuis que je suis haut comme ça que je t'aime, Erika. Tu ne te souviens plus de notre enfance à Stockholm, quand nous jouions à être amoureux. Moi, je n'ai rien oublié. Rien !

Sa voix devint implorante.

— Viens à mon hôtel, Erika ? J'ai besoin de toi. Je suis foutu si tu ne viens pas, tu comprends ? Foutu ! Il faut que tu viennes ! Rien qu'une fois ! Une dernière fois !

Je remplis nos verres.

— Non, c'est fini, dit Erika. C'a été beau, mais c'est fini.

Elle ajouta quelques mots en suédois qui le rendirent pensif et le firent opiner de la tête.

— Tiens ! dis-je en poussant un verre dans sa main. Bois et ne dis plus de sottises.

— Tu as raison, dit-il après l'avoir vidé d'un trait. Il n'y a que le gros rouge qui ne nous laisse jamais tomber. Le gros rouge, on peut lui faire confiance, il couche toujours avec nous quand on est malheureux.

— Que tu es bête, mon pauvre Gunar, dit Erika qui commençait à être agacée.

A ce moment, Marcel entra. Il vint droit sur nous. Cette scène fut si rapide que je m'en rendis à peine compte. En un tour de main Erika l'avait arrêté, et entraîné dehors.

— Vous ferez bien ce que vous voudrez, cria la patronne, mais moi je ne veux pas de bagarre ici ! Compris ?

Je lui expliquai que c'était un malentendu, et pour l'apaiser commandai une seconde bouteille. Puis je m'assis devant Gunar. C'est alors que j'aperçus de grosses gouttes de

sueur à son front. Il avait suivi les mouvements de Marcel et d'Erika dans la glace. Ce qui, à mes yeux, avait été si rapide, lui avait de toute évidence paru une éternité. Par bonheur, le vin commençait à opérer. Il se mit à rire en s'essuyant la bouche du revers de la main.

— Il serait encore plus furieux s'il savait tout ce que je sais ! Lui aussi, il se saoule, il a bien raison. Toi aussi, d'ailleurs. C'est tout ce que nous pouvons faire, oui ?

Il entreprit de me confirmer que Marcel le soupçonnait d'avoir voulu séduire Erika après la fameuse partie, c'est-à-dire au cours de la nuit où j'avais pris sa place, à lui Gunar, auprès d'elle, — et cela parce que Marcel était persuadé que le monde entier connaissait la nature généreuse d'Erika et attendait qu'il fût ivre pour tenter d'en profiter. D'où il ressortait que sa colère eût tout aussi bien pu tomber sur moi. Mais par une bizarrerie de l'existence, qui en a beaucoup d'autres, dans la jalousie on soupçonne presque toujours ou trop tôt ou trop tard, de sorte qu'on a raison d'accuser qui n'a pas moins raison de démentir, et que sans faire de tort aux amants oubliés on en suscite sans cesse de nouveaux.

Sans émotion, comme s'il s'agissait de la chose la plus anodine du monde, il me fit part alors d'un fait qui me confondit. Je lui avais demandé comment il était parvenu à faire consentir Erika.

— C'est simple, répondit-il. Elle m'a présenté à Mathieu, et elle lui a raconté notre histoire. Le hasard, elle disait. La Providence ! Le doigt de Dieu ! Le plus drôle c'est qu'elle ne rigolait pas. Elle était vraiment émue. Alors Matthieu l'a persuadée de récompenser ma... comment dit-on ? ma constance, oui ? C'est ça, il l'a persuadée de faire l'amour avec moi, parce qu'elle le faisait bien avec des types qui, eux, n'avaient pas été amoureux d'elle toute leur vie.

Ainsi donc Mathieu ! Lui que j'avais cru le meilleur ami de Marcel ! Pour lui aussi, alors, ce n'était qu'un jeu. Eh non, même pas. Ce n'était qu'un mot, comme la pureté des sentiments de Christiane, comme ma fidélité, comme cette existence dont on se croit le maître et qui n'est que le flux et le reflux des besoins et des passions de l'univers.

J'éclatai de rire.

— L'amitié L'amitié ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ne ris pas, dit Gunar. Quand on rit, c'est toujours de soi. Seulement on ne s'en aperçoit qu'après.

Je pensai de nouveau à Christiane. Mais ç'avait été ma faute. Marcel aussi, c'était sa faute. Un jour il comprendrait, tout comme j'avais compris. Et alors il ne se sentirait pas moins perdu que moi. Du reste, devenu comme fou et ne sachant plus où donner de ses soupçons, n'en était-il pas déjà là ?

Je pouvais tout savoir, maintenant, il n'y avait plus de raison.

— Et Mathieu ? demandai-je avec une avidité que je ne me souciai même pas de dissimuler. Lui aussi, n'est-ce pas ? Lui aussi, il a fait l'amour avec elle ?

— Non, dit-il. Pas Mathieu. Il doit être le seul ! Non, j'en suis sûr. Elle me raconte toutes ses coucheries, parce qu'elle sait que ça me fera mal. Elle me l'aurait dit. Peut-être qu'il n'a pas voulu d'elle. Oui, peut-être. Je l'envie, tu sais. Il a de la veine, Mathieu, de n'avoir pas voulu d'elle !

Je le quittai et rentrai chez moi plus désorienté que jamais. Toutes sortes d'actions, de motifs, de trahisons et de bienfaits surgissaient d'un passé soudain illuminé. Il ne restait plus de coin d'ombre. C'était bien cela : le flux et le reflux de l'existence d'autrui, de milliards de vies inconnues, mortes, présentes et à venir, et qui se poussaient, qui se bouscuaient comme l'eau de la mer. Il faudrait me faire caoutchouc, afin de prendre les chocs sans trop souffrir, et surtout ne plus chercher une direction qui ne dépendait que du mouvement de la marée humaine. Je l'avais compris trop tard. J'ai toujours tout compris trop tard. C'est cela qui a été mon drame.

\* \* \*

— Ah ! Voici Hans ! Viens t'asseoir avec nous, Hans !

Erika l'interpellait, criait, agitait ses bras. Cette scène se répétait chaque jour, et chaque jour Erika n'arrêtait ses démonstrations de joie que lorsque Hans s'était enfin assis auprès d'elle.

C'était un journaliste allemand attaché à une agence

de presse internationale. De petite taille, avec un visage blond qu'il crispait comme s'il avait constamment la nausée, il ne quittait plus Erika depuis le retour de Gunar en Suède. Un beau soir, elle m'avait annoncé carrément qu'elle ne viendrait plus chez moi, mais que nous restions les meilleurs amis du monde. Je n'avais pas répondu, personne ne me demandait mon avis.

Le lendemain il était apparu. Et tout de suite, son nom m'avait frappé. Comment aurait-il pu en aller autrement ? Ne l'avais-je pas entendu tous les jours, ou presque, pendant plus d'un mois ? Avec un peu de patience, pensais-je, je finirais bien par rencontrer Pablo. En attendant, c'était au tour de Hans de subir mon nom chaque nuit, entre deux : « Fais-moi bien jouir ». Il semblait s'y être fait aussi bien que moi. Le seul qui n'entendît pas à rire, c'était encore Marcel. Quel guignol, tout de même !

Celui-ci s'était considérablement refroidi à mon endroit. Je songeai qu'il ne tarderait pas à devenir le meilleur ami de Hans. Somme toute, rien n'était plus normal. Je m'y attendais si bien que je n'eus même pas le plaisir de m'indigner. Il aurait eu tort de s'inquiéter davantage pour la vertu d'Erika. N'allait-il pas l'épouser bientôt ?

— Puisqu'il faut absolument qu'un imbécile se marie cet automne, me dit Mathieu, autant que ce ne soit pas toi. Tu n'as même pas l'excuse d'être amoureux ! Tu ne sais pas ce que c'est. Tu n'as pas idée de l'enfer que ça peut être. Si seulement il avait été ivre, j'aurais passé outre à son hypocrisie, à sa lâcheté. Comme s'il n'avait pas poussé Erika dans le lit de Gunar ! Mais à sa façon il était sincère. Il aurait vraiment aimé rescaper son ami du ridicule ; il ne demandait pas mieux, lui.

Nous étions debout au bar. La patronne lavait des verres. Les cris des joueurs de billard nous parvenaient indistinctement. Erika, Marcel et Hans occupaient une table près de nous, et tout autour d'eux ce n'étaient que des rires, des bruits de verres et des bouts de phrases entremêlées, absurde-ment joyeuses.

Comme il est difficile de parler des êtres que nous avons aimés autrefois ! Nous trouvons les mots justes, nous croyons les avoir trouvés, une figure se dégage et s'impose. Puis le doute nous saisit, nous voilà tout émus ; nous ne savons plus soudain si nous avons imaginé cette figure ou si elle a réellement existé. Un monde nouveau surgit, avec des accessoires empruntés à d'autres souvenirs, à d'autres aventures, à d'autres vies.

Car toujours prompte à nous décevoir, notre imagination nous perd tout à fait dès qu'un être cher la domine. Tel ami duquel nous déplorons la volte-face proteste que nos reproches ne sont pas justifiés, qu'il n'a dérogé ni à ses habitudes ni à ses principes. Et c'est lui qui a raison. Nous nous étions plu à l'enrichir d'un caractère qui idéalisait notre amitié. Aussi demeurons-nous consternés lorsque certains courants profonds l'éloignent de nous. Mais plutôt que d'admettre notre erreur, nous préférons l'accuser de s'être trahi lui-même. Il faut que la vanité soit bien délectable pour que la satisfaction de paraître infaillible à nos propres yeux l'emporte sur la joie de savoir un ami enfin heureux.

Maintenant que cette aventure est loin derrière moi, je trouve enfin le courage d'admettre tout cela, et aussi qu'il est bon que nos semblables nous attirent ou nous répugnent selon la qualité de l'image qu'ils réfléchissent de nous, en sorte que nous n'aimons d'eux que l'idée que nous nous faisons de nous-mêmes. Permettons-leur d'exciter notre mépris, nous resterons seuls. Combien plus rassurant de mouler sur nos chimères ces fantômes desquels nous dérivons nos rares joies et la force de vivre. Mais aussi, combien plus amère la vérité quand elle se fait jour !

\* \* \*

Je rentrai chez moi peu après. Aussitôt mon désarroi, que je croyais être parvenu à dominer, s'accrut brutalement. Le cauchemar persistait. Je me penchai à la fenêtre. La petite vieille d'en face était assise, rigide, et regardait passivement devant elle. Les murs, le ciel qui n'était qu'un autre mur, tout grisonnait comme si le monde avait soudain vieilli.

\* \* \*

Quand je songe aujourd'hui à cette époque de ma vie, si proche de moi et pourtant si reculée que j'ai peine à croire que j'aie pu être un tout autre homme autrefois, je m'étonne de ne pas ressentir une plus grande émotion. Ou bien j'ai recouvert le calme, ou la torpeur ne me quitte plus. Mais c'est peut-être la même chose.

Il faudrait se méfier davantage du poids que le passage des ans donne à certaines phrases, à certains épisodes accentués par l'oubli de tout le reste, comme de la valeur des êtres que nous avons aimés et qui ne sont plus qu'un souvenir : quelque détail qui nous échappe était certainement essentiel à leur juste appréciation.

On a un but défini, on s'arc-boute, on s'acharne pendant une bonne partie de son existence, rien d'autre ne compte, tout a été bien soupesé, notre vie aussi bien que le sens précis que nous croyons lui avoir découvert. Il faut savoir ce que l'on veut, se dit-on avec un beau courage. Talent, volonté, ressources, (toutes minimes que sont celles-ci, elles suffisent toujours), rien ne nous manque, tout vient à propos, l'engrenage roule doucement, sans bruit.

On n'a négligé au départ que de se connaître soi-même. Tel qui n'hésitait pas à trahir pour parvenir à ses fins, s'effondre quand son meilleur ami le trahit à son tour ; tel autre, tendre, généreux dans l'amour, dès qu'il se voit bafoué devient comme fou et massacre ce qu'il a le plus aimé. Et tout ce pour quoi ils avaient si ardemment vécu jusqu'alors n'existe plus que sous la forme d'un souvenir très doux, très vague, qu'ils se persuaderont bientôt d'avoir imaginé. Ils se diront avec une insouciance feinte, comme je fais en ce moment, que le défaut de maturité fut la cause de leurs déboires, qu'ils ont appris à vivre en vieillissant, et que c'était quand même le bon temps. Par bonheur, les heures d'amertume seront courtes, car la faculté de s'aveugler et de se décevoir est la base de tout bonheur, sinon de toute vie.